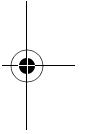
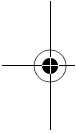


Martina Cole

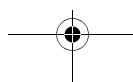
Caïds

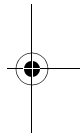
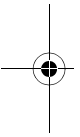
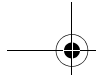
roman

Traduit de l'anglais par Stéphane Carn



Fayard



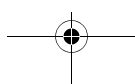


Titre original : *Faces*.

ISBN : 978-2-213-63657-3

© Martina Cole, 2007.

Première édition chez Headline Book Publishing, 2007.
Librairie Arthème Fayard, 2010, pour la traduction française.



Pour Natalia Whiteside, la toute première de mes petites-filles et le cœur de mon cœur.

Tous mes enfants ont été pour moi une bénédiction, ainsi que mes petits-enfants et ma belle-fille, Karina.

Je me rends compte que la vie, c'est ce qu'on laisse derrière soi, les gens qu'on laisse quand on s'en va. Dieu est bon, je le sais mieux que quiconque. Ma mère disait qu'Il n'avait pas besoin d'argent pour rembourser ses dettes et qu'on finissait forcément par récolter ce qu'on avait semé. J'ai la famille dont j'ai rêvé toute ma vie, et chaque jour qui passe la voit croître en nombre comme en vigueur...

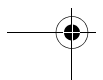
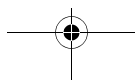
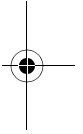
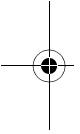
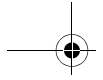
Je souhaite à mes lecteurs tout l'amour et le bonheur qu'ils méritent et je remercie Dieu pour tous les biens qu'il m'a prodigués, jour après jour. Il n'en a pas toujours été ainsi, mais j'ai fini par découvrir le secret du bonheur : savoir cueillir les bons moments avant qu'ils ne passent et profiter de la présence de ceux qu'on aime.

Pour Eve Pacitto, une amie très chère, doublée d'une femme formidable, qui a toujours su tendre la main à ceux qui en avaient besoin. Au fil des années, son amitié pour moi ne s'est jamais démentie. Elle a toujours fait passer les autres avant sa propre personne. C'était la gentillesse même... Elle me manquera terriblement, elle et nos super-déjeuners. Je suis de tout cœur avec ses deux Peter.

Et pour Nanni Donna, que nous n'oublierons jamais. Ce fut un privilège de te connaître et d'être ton amie. La vie va être tellement moins riche, sans toi. Que Dieu te bénisse et te garde en bonne place, parmi ses étoiles.

Une mention toute spéciale à ma très chère Diana, qui est ma fan n° 1, tout comme je suis la sienne. Une vraie copine, un sacré numéro – bref, une femme qu'on ne peut qu'adorer. Tu es formidable, tu as une famille fantastique, et c'est un grand honneur pour moi que d'être ton amie. Courage, ma belle ! Je t'aime et je t'embrasse très fort.

Sans oublier Delly, la sœur que nous rêvons tous d'avoir.



Prologue

Décembre 2006

Mary Cadogan s'était effondrée sur son lit, en proie à cette peur qui la tenaillait sans relâche. Elle craignait toujours quelque chose : que son époux se fasse épingleur, par exemple ; ou, pire, qu'il s'en tire une fois de plus...

L'atmosphère de la chambre était imprégnée des relents aigres de son souffle. Elle avait l'haleine fétide des grands buveurs, une odeur pestilentielle qui résistait à toutes les pastilles à la menthe. Mais personne n'y faisait jamais la moindre allusion. Comme tout le reste dans sa vie, son alcoolisme était un sujet tabou dont aucun de ses proches n'aurait osé parler ouvertement. L'existence même de Mary leur donnait à tous, elle la première, le sentiment de ne pas être à la hauteur...

Elle aurait voulu se faire oublier. Que personne ne sût jamais qu'elle était là, habillée de pied en cap, en cette froide nuit de décembre, à attendre en tremblant le retour d'un homme qui était plus que capable de ruiner sa vie, au propre comme au figuré... Danny Cadogan pouvait déstabiliser les truands les plus coriaces rien qu'en leur signifiant qu'il avait deux mots à leur dire. Dans sa bouche, le plus petit commentaire prenait des allures de déclaration de guerre. Une simple remarque pouvait receler des menaces terrifiantes qu'il n'hésiterait pas une seconde à mettre à exécution.

Mary Cadogan sentit son cœur se pincer, un sentiment familier à la seule évocation de son mari. Que ce nom produisît le même effet sur la plupart des gens n'avait rien pour la rassurer. Elle pratiquait cet homme depuis des années et de suffisamment près pour savoir qu'il aurait fallu être fou pour contrecarrer ses plans sans s'être préalablement muni de tout un arsenal – ne serait-ce que pour pouvoir retourner son arme contre soi, en cas d'échec.

Elle aperçut son image dans le miroir, en face du lit. Elle avait toujours eu le chic pour garder des dehors sereins et soignés, quoi qu'il arrive. Même au cœur de la tourmente, elle n'avait pas un cheveu rebelle. C'était devenu un art de vivre, un masque qu'elle s'était composé, année après année, pour cacher ses véritables sentiments à son époux, le père de ses enfants, ainsi qu'au reste du monde – du moins jusqu'à très récemment. C'était à cette technique de survie qu'elle devait d'avoir conservé un semblant de santé mentale.

À force de cohabiter dans un champ de mines avec un dangereux paranoïaque qui considérait la moindre divergence comme un affront personnel, elle s'était depuis longtemps résignée à approuver tout ce qu'il disait. Obéir était la seule voie de salut face à un Danny Cadogan. Vous aviez intérêt à sauver les apparences, à avoir l'air sincèrement persuadée que sa parole était d'or et son jugement infaillible – quel que soit le sujet, qu'il s'agisse d'un point aussi essentiel que leur future adresse, ou d'une brouille, comme la marque des céréales pour le petit déjeuner des enfants.

Longtemps elle avait cru que l'amour parviendrait à le faire changer, qu'il renoncerait à ses manies despotiques. Mais elle en était revenue. Avec lui, les choses ne pouvaient qu'empirer. Voilà pourquoi elle s'était retranchée derrière cette façade de calme et de crédibilité qui lui permettait de renvoyer l'image d'une existence sinon heureuse, du moins tolérable.



Elle tapota sa coiffure d'une main lasse, quoique impeccablement manucurée. À sa façon, son frère Michael avait tenté de l'aider, mais il avait fini par la laisser tomber lui aussi, comme à peu près tout le monde autour d'elle, à commencer par Danny. Au moins Michael parvenait-il à exercer un semblant d'influence sur son mari, à lui faire entendre raison. Dans une certaine mesure, bien sûr, parce que Danny Cadogan n'avait jamais suivi que ses propres lois ; ça, il suffisait de cinq minutes pour s'en rendre compte. Il avait toujours eu l'étoffe d'un chef et si, à leur manière, ils avaient réussi, c'était grâce à lui. Tout gamin déjà, dans la cour de l'école, il en imposait aux autres, même aux garçons plus âgés et plus costauds que lui. Personne ne se serait aventuré à leur chercher noise. Dans le monde où ils vivaient, c'était un atout maître. Mais là, Danny avait dépassé les bornes. La situation était devenue tellement invivable que Mary n'y voyait plus d'issue.

La mère de Danny était en bas, avec les petites. Même elle, avec sa fichue radio qu'elle écoutait en sourdine en ressassant ses souvenirs et ses vieilles rengaines surgies d'un passé depuis longtemps révolu, elle semblait la mettre en veilleuse.

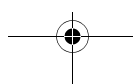
*

– Tu crois vraiment qu'il va le faire ?

Michael Miles poussa un soupir sonore.

– Qui sait ? Il ne montre jamais ce qu'il pense. Pas sûr qu'il le sache lui-même, en fait. Il attendra la dernière putain de seconde pour se décider. Alors, on laisse à Eli le temps d'arriver, et ensuite on s'arrache. Cesse de te conduire comme un môme, merde. Tout est prêt, boucle-la maintenant.

Le sort en était jeté, mais Jonjo sentait qu'il ne se passerait rien cette nuit-là – ni aucune autre, d'ailleurs. Un coup dans l'eau, en somme. Danny n'en faisait jamais qu'à sa tête, de toute façon, qu'est-ce qui aurait pu le faire changer ? C'était à se



demander comment ils avaient pu se persuader qu'ils en viendraient à bout. Autant espérer intercepter une balle de 9 mm avec une raquette de tennis !

Michael comprenait la nervosité de Jonjo, il avait lui-même vécu des années avec cette sensation de trépidation intérieure. Il était pourtant la seule personne au monde à qui Danny Boy vouât un minimum de respect et d'estime. Danny l'aimait et, curieusement, c'était réciproque. Mais cette fois, trop c'était trop.

Il lança le moteur.

– C'est l'heure.

Ils s'éloignèrent à vive allure sans plus échanger un mot, conscients de l'imminence et de la gravité des événements qui se préparaient.

*

Sa femme n'était pas censée avoir d'opinion personnelle, prétendait Danny. Lourde erreur... Car ce jour-là, Mary s'était laissée aller à gamberger, au point d'entrevoir un heureux dénouement à toutes leurs tribulations : son mari finirait par se faire descendre, pour la seule et bonne raison qu'elle n'en pouvait plus. Il lui imposait de vivre dans une sorte de vide intersidéral, contrôlait ses moindres faits et gestes, il allait jusqu'à lui dicter sa manière de voir et le choix de ses amies !

Maintenant qu'elle avait tout raconté à Jonjo, son beau-frère, et dévoilé la face cachée de leur mariage, Danny trouverait toujours à le lui reprocher – ainsi qu'à Michael, son pauvre frère. La loyauté n'avait jamais été son fort, à Jonjo. Elle avait pu le constater pas plus tard que le soir même.

Comme elle restait prostrée sur son lit, l'idée l'effleura qu'il vaudrait peut-être mieux pour tout le monde qu'elle se secoue et s'installe au volant de sa voiture – une Mercedes dernier cri : la femme de Cadogan ne pouvait s'afficher que dans ce qui se

faisait de mieux ! –, pour foncer dans le premier mur qui se présenterait. Et basta. L'autre option consistant à foncer carrément sur Danny... La témérité d'un tel projet lui tira un sourire. Si les spécialistes du grand banditisme hésitaient à attaquer son mari de front, quelles étaient ses chances à elle d'en venir à bout, et surtout de s'en tirer ? Elle ne donnait pas cher de sa peau s'il en réchappait, et connaissant ce salaud...

Danny la soumettait à une surveillance constante. Pas directement, bien sûr, mais il s'arrangeait toujours pour vérifier ses dires. En faisant un saut du côté de chez sa belle-sœur, par exemple, le temps de bavarder un peu et de glisser quelques questions, comme ça, en rigolant : « De quoi vous avez discuté hier soir, les filles... ? » Histoire de s'assurer que sa femme y était bien et ne lui avait pas menti. Comme si elle était assez folle pour prendre un tel risque ! Elle l'entendait interroger Carole et lui tirer les vers du nez d'un ton faussement détaché, à l'affût du moindre signe de manœuvre ou de dissimulation. Elle voyait ses mains tremblantes agrippées à son mug de café, les jointures blanchies, et ses traits crispés à deux doigts de le trahir. Il ravalait sa fureur pour mieux sonder Carole : disait-elle la vérité ou cherchait-elle à couvrir Mary ? Dans ce cas, à quoi sa femme avait-elle pu occuper son temps ? S'il décidait de s'en tenir à ses soupçons, au lieu de croire les candides explications de Carole, c'était parti pour des mois de reproches et de tracasseries.

Dieu merci, une chose parlait en faveur de son amie : ses kilos en trop. Il faut dire que Carole ne faisait aucun effort pour s'arranger. L'idée d'aller perdre quelques kilos au gymnase ne l'aurait jamais effleurée ! Son univers se réduisait à son homme et ses gosses. Rien n'existait pour elle en dehors de sa maison et de sa famille – rien d'intéressant, en tout cas. Danny avait toujours eu un faible pour la discrète épouse de Michael. Carole comptait parmi les rares personnes qui trouvaient grâce à ses yeux. Il laissait donc Mary la voir, puisqu'elle ne représentait

aucune menace et ne risquait pas de dévoyer sa femme en douce. C'était elle que Danny aurait dû épouser, tiens. Quel dommage qu'il ne l'ait pas fait !

Mary s'avisa soudain qu'elle avait le visage trempé de larmes, de grosses larmes silencieuses, aussi contrôlées que le reste de sa personne. Vingt-cinq ans qu'elle se retenait d'exploser, qu'elle s'interdisait toute réaction normale.

Comment les choses avaient-elles pu en arriver là ? Comment sa vie, qui devait paraître enviable à tant de femmes, avait-elle pu se dégrader au point qu'elle en vienne à envisager de mettre un terme à ses souffrances ? Au fond, elle savait parfaitement ce qui s'était passé. Elle était même mieux placée que quiconque pour le savoir...

Ce soir, ce serait son chant du cygne, son ultime tentative pour se débarrasser de Cadogan et leur bâtir enfin une vie digne de ce nom, à elle et à ses filles... Elle soupira. Inutile de rêver. Rien de tout ça n'advierait. Elle aurait dû s'en faire une raison bien avant de se retrouver dans un tel pétrin.

Ah, l'expérience... ! se dit-elle. Ça n'est vraiment que le commencement de cette putain de sagesse...

*

– Je peux avoir un autre esquimau, mamie ?

Il était déjà neuf heures et demie et la petite Leona n'avait aucune envie d'aller se coucher – pas plus que sa grand-mère, Angelica Cadogan, n'avait l'intention de l'y forcer.

– Bien sûr, ma chérie. Tout ce que tu veux. Va t'asseoir sur le canapé. Je te l'apporte.

La fillette se rengorgea, enchantée. Elle ressemblait terriblement à son père, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux d'aigue-marine. Angelica ouvrit le nouveau frigo – un modèle américain, format géant – et sortit une glace du congélateur. Son fils avait fait en sorte que les siens ne manquent de rien...

Elle apporta la friandise à sa petite-fille, remit sa couverture en place et posa un baiser sur ses cheveux.

Les yeux vissés à l'écran, la télécommande dans sa petite main, Leona ne lui accorda pas un regard. Sa sœur Laine, affectueusement surnommée Lainey, s'était assoupie dans un fauteuil. Elle veillait sur elle comme le lui avait recommandé sa grand-mère : dans leur famille, chacun devait veiller sur tous les autres. Sa mamie ne cessait de le lui seriner et ne manquait aucune occasion de le vérifier.

La petite regardait « *Little Britain* ». Angelica secoua lentement la tête en s'étonnant que, du haut de ses six ans, Leona saisisse déjà ce genre d'humour. Quelque chose lui souffla d'éteindre la télé, mais elle se ravisa ; elle n'allait quand même pas s'en faire pour si peu à son âge ! Contrairement à ses gosses, ses petits-enfants étaient pourris gâtés. Les deux petites, surtout. Quand elles étaient arrivées, sur le tard, comme on dit, Danny en était tombé fou amoureux. Les autres, il ne s'y était jamais vraiment intéressé – mais bon, eux, ils étaient nés hors mariage. Sûr que Mary était une sainte de supporter tout ça, mais fallait dire que son fils était le genre d'homme à qui toutes les femmes rêvaient de mettre la corde au cou... Si Mary avait eu ses petites plus tôt, juste après la mort de la première, par exemple, Danny ne serait jamais allé chercher ailleurs. Aussi sûr que la nuit suit le jour !

Tandis que Leona entamait un nouveau paquet de chips, Angelica quitta la pièce avec un geste de dégoût. La vue d'un énergumène travesti en vieille femme, dégueulant tripes et boyaux, c'était plus que son estomac ne pouvait en supporter. Qu'on leur rende « *Little and Large* » ! Ça, au moins, c'étaient des émissions familiales ! Cet humour nouvelle vague – « décalé », qu'ils disaient –, ça lui restait en travers. Même Jim Jones, ça valait mieux que ces niaiseries.

Mais Leona était écroulée de rire. Angelica poussa un soupir en revenant dans la cuisine. Là, elle se sentait en sécurité.



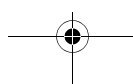
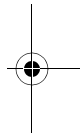
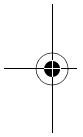
La cuisine, c'était son royaume. Elle y avait passé plus de la moitié de sa vie. Cette pièce rutilante n'avait pas grand-chose à voir avec la sienne, du temps où elle était jeune mariée. Rien que ce beau carrelage tout neuf, ça vous remontait le moral.

Elle s'alluma une cigarette et se servit deux doigts de whisky. Elle gardait une bouteille planquée sous l'évier, derrière les détergents, là où elle était sûre que personne ne viendrait fouiner. Elle ouvrit son journal, heureuse d'avoir encore un minimum de vie de famille, et tomba sur une critique tordante d'une de ces émissions de télé qu'elle détestait tant, mais ne pouvait s'empêcher de regarder.

C'était terrible, la solitude. Ça vous rongait de l'intérieur et, si vous n'y preniez pas garde, vous finissiez aigrie et toute ratinée. Vous portiez vos gosses neuf mois, vous les mettiez au monde, vous les élevez, et tchao bye-bye ! Vous vous retrouviez sur la touche. Ainsi allait le monde, mais c'était tout de même dur à avaler quand vous n'aviez vécu que pour vos enfants et tout fait pour qu'ils le sachent. Bon, la vérité était peut-être un peu moins rose, mais elle était plus jolie comme ça. On a tendance à embellir les choses, avec le temps.

Maintenant qu'Angelica n'était plus au sommet de sa forme, elle était bien forcée de se contenter d'un strapontin. Ça la faisait un peu râler, mais, en un sens, elle n'était pas fâchée d'être libérée de ce fardeau. Elle avait une jolie maison, magnifiquement équipée, de quoi laisser ses copines bouche bée, et toujours un peu d'argent devant elle pour s'offrir ce qui lui plaisait. Dans la famille, ils avaient tous réussi et le plus important, c'était d'être bien entourée.

N'empêche, elle regrettait bien un peu son ancien quartier. On était dans un camp de concentration de luxe, ici. Toujours chacun chez soi, personne pour venir frapper à votre porte, sauf cas de force majeure. Et pas question de se retrouver autour d'une tasse de thé pour tailler une petite bavette. Ça



n'était que pelouses et clôtures blanches, garages et barbecues, documentaires et chaînes culturelles. Elle se sentait comme un poisson dans un tas de ferraille... Mais quoi, son fils était convaincu de s'être mis en quatre pour elle. Couverte de cadeaux et d'égards comme elle l'était, elle n'allait quand même pas faire la fine bouche ! Heureusement, en tout cas, que Danny n'ait jamais rechigné à payer ses factures de téléphone. Elle aurait fini zinzin – « boum-boum », aurait dit sa pauvre mère –, sans une voix amicale au bout du fil de temps en temps.

Sûr qu'elle pétait dans la soie, pour une pauvre immigrée irlandaise... Elle était mieux installée que la reine mère en personne. Mais ses vieilles copines lui manquaient... ça, oui. Pour rien au monde elle ne l'aurait avoué à son fils, alors elle leur téléphonait, des heures parfois. Elle avait bien conscience de les avoir laissées loin derrière elle, avec son ancienne vie. Elle-même, elle avait tellement changé... D'ailleurs, si on ne lui raccrochait pas au nez une bonne fois pour toutes, elle ne le devait qu'à la réputation de son fils ! Elle en aurait presque regretté le poivrot qu'elle avait épousé en justes noces. Oui, même lui, ce moins que rien. Au moins, on pouvait vider son sac avec lui, sans avoir à mâcher ses mots. Ici, les gens, c'était la croix et la bannière pour leur parler, avec leurs « bonjour » amidonnés, leurs « mais je vous en prie » et autres salamalecs... Heureusement qu'elle s'était fait de nouvelles relations à l'église, quelques bonnes pipelettes qui ne crachaient pas sur les ragots – mais, même elles, elles semblaient intimidées par sa famille... Peut-être qu'elle se déciderait à partir en excursion avec la paroisse, un de ces quatre. Ça la changerait un peu de ces journées interminables qu'elle passait à faire le ménage ou à attendre la visite de ses gosses. Dieu était bon et Il savait bien tout ce qu'elle avait sacrifié pour ses enfants. Le malheur, c'est qu'elle n'aurait pas juré que, eux, ils en avaient conscience. Sa fille, surtout...

Elle savourait son whisky, mais fut soudain submergée par une bouffée d'angoisse qui lui coupa le souffle. Un presentiment si violent qu'elle sentit tout son corps s'embraser et se couvrir d'une sueur glacée. Dans une sorte de haut-le-cœur, elle entrevit le corps martyrisé de son défunt mari, sauvagement battu à l'instigation de Danny, son propre fils. Son homme en était resté brisé, estropié à vie, et Danny Boy ne lui avait plus accordé une minute de répit. Pourtant, Dieu sait qu'elle l'aimait, son fils, et qu'elle veillait sur lui, mais elle savait à quoi s'en tenir sur son compte : c'était une sale petite brute. D'accord, mais c'était la vie qui en avait fait ce qu'il était devenu. Cette chienne de vie qui les avait tous esquinés, d'une façon ou d'une autre.

Elle sentait confusément que Danny était en danger, en danger de mort. Le danger, son pain quotidien. Son fils vivait en état de siège permanent, ce qui le poussait à prendre chaque jour plus de risques.

Angelica se sentit chanceler, comme si une main invisible avait refermé ses griffes sur son cœur. Elle dut se retenir au dossier de sa chaise pour ne pas tomber, terrassée par la douleur, incapable d'appeler à l'aide.

Elle tâcha de se redresser et de se remettre sur pied. Et cette pauvre Mary qui s'était couchée, là-haut, pour cuver sa ration de scotch quotidienne, pendant que les petites se gavaient d'idioties à la télé... Il lui fallait trouver un moyen d'alerter quelqu'un, de toute urgence. Parce que ça n'allait pas bien du tout...

*

– Arrête, Danny. Tu vas provoquer plus de problèmes que tu ne vas en résoudre. Ça ne t'avancera pas à grand-chose de te fiche en rogne.

Michael leur versa une généreuse rasade de Chivas Regal avant de poursuivre.

– Si notre coup n'est pas bien préparé, au niveau de la distribution en particulier, la méthamphétamine risque de tout foutre par terre. Je ne t'apprends rien, on n'est pas des débutants. Le timing est un élément clé. Faut sonder un peu la demande avant de se mettre à fournir. L'Amérique, c'est un autre marché. Ils ont un taux de junkies bien supérieur au nôtre, par rapport à l'ensemble de la population. Ici, pour l'instant, rien ne nous permet de savoir si ça ne fera pas un flop...

Danny porta son verre à ses lèvres et attendit la fin de l'exposé, profitant de cette pause pour rassembler ses idées et retrouver un semblant de calme.

– Pour le moment, il n'y a que les homos qui soient intéressés. Ils sont toujours les premiers à expérimenter ce genre de nouveauté. Mais on a intérêt à recruter intelligemment nos distributeurs, parce que, le jour où cette came va envahir les rues, ça risque de faire plus de raffut que le big-bang. Alors, on a plutôt intérêt à prévoir le retour de bâton. Rien à voir avec la coke, encore moins avec l'herbe. Ça serait plutôt comme le brown, ou la blanche, mais avec une tête nucléaire en guise de détonateur. Il faut s'attendre à un putain de cataclysme sur le plan social. On peut en vendre, bien sûr, on peut vendre tout ce qu'on veut. Mais si on se fait serrer avec ce genre de came, même nous on sera dedans jusqu'au cou.

Michael buvait un verre avec l'homme qu'il s'était juré de descendre et ça ne l'étonnait pas plus que ça. Au fond, il présentait que ça ne le mènerait à rien, parce qu'à moins d'une occasion exceptionnelle, catastrophe majeure ou grand règlement de comptes dans le milieu, Danny Boy n'irait nulle part sans avoir expressément décidé d'y aller. Bien sûr, ils avaient encore le temps de la créer, cette occasion exceptionnelle... C'était même tout ce qu'ils avaient, désormais : du temps.

Il descendit son whisky sans se presser, absorbé dans ses pensées. Il avait mûrement réfléchi à la question, avec la minutie qui le caractérisait. Il ne la sentait pas, cette histoire de

méthamphétamine. Soit ça décollait en flèche comme un jumbo-jet carburant au speed, soit c'était le flop total, façon pétard mouillé. La clé du succès, c'était de laisser venir et de voir comment les choses se présentaient avant de s'engager et de prendre le moindre risque. Danny, comme d'habitude, ne pensait qu'à l'oseille. Ça, et le pouvoir que s'arrogeraient les premiers arrivés sur le créneau.

– On va devoir déléguer l'opération à une de nos filiales, en s'assurant que personne ne puisse remonter jusqu'à nous. Il nous faut des gens de confiance, sinon tous nos ripoux et nos contacts vont prendre leurs jambes à leur cou. Surtout pas de précipitation, Danny Boy. On se tient prêts, et on attend de voir comment le vent tourne, d'ac ?

Le raisonnement de Michael était d'une logique sans faille, comme toujours. Cette capacité de réflexion était une qualité que Danny lui reconnaissait volontiers. Ça le faisait marrer de raconter que Mike pouvait peser le pour et le contre une nuit entière avant de s'adonner à la veuve Pignet, mais son pote était dans le vrai : ils n'étaient pas seuls sur les rangs. Un sacré paquet de gens s'intéressaient à la métamphétamine et le produit avait provoqué un certain émoi dans le milieu, ces derniers temps. Ce genre de came, comme le crack, attirerait d'abord les ratés et les marginaux, avant de séduire le con moyen. Une vraie planche à billets, ce qui n'était pas pour leur déplaire, à Michael comme à lui.

Il hocha la tête pour signifier son approbation, exactement comme Mike l'avait escompté. Avec Danny, les palabres, ça n'était pas le plus compliqué. Tant qu'on parlait business, il prêtait l'oreille, mais quand il s'agissait des rancunes ou des affronts qu'il voyait proliférer partout, c'était une autre paire de manches. Pour ça aussi, Michael connaissait la parade. Il suffisait de laisser Danny lâcher un peu de vapeur, histoire qu'il se calme un peu... jusqu'à la prochaine fois.

– T'as quelqu'un en vue ? lança Danny.



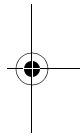
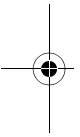
Mike secoua la tête en souriant.

– Pas encore, non. Mais rien ne presse. Laissons d’abord la marchandise filtrer en dehors de la communauté homo, pour voir comment ça prend. Ensuite, on décidera en toute connaissance de cause. Jusque-là, patience et longueur de temps. Les Russes sont des brêles, question distribution ; pareil pour les Européens de l’Est. De vrais crétins, pour la plupart, infoutus de bosser correctement, encore moins de jouer collectif. Ça finira par les perdre. Mais ils vivent à trois cents à l’heure et se contrefichent de mourir jeunes car ils ont un atout : des légions de mecs jetables. Alors, ne nous précipitons pas. Attendons d’avoir mûrement réfléchi, et quand on prendra notre décision ça sera la bonne, comme d’hab’. Les Colombiens sont toujours dans la course, ces putains de Blacks aussi. D’abord, on voit qui touche la marchandise et comment ça prend avec les fêtards du week-end. L’ecstasy, on en trouve à tous les coins de rue de nos jours, et une bonne ligne de coke vaut moins cher qu’un grand cru. La méthamphétamine, en revanche, ne coûte pas plus de dix livres, et avec ça les mecs carburent pendant des jours. Rien qu’à cause de son prix cette came pourrait faire un tabac sur le marché, sans parler des bénéfices secondaires. On peut toucher les loulous de banlieue aussi bien que les fils à papa qui se la jouent affranchis. Mais si ça marche, faudra se positionner dare dare pour rafler le pactole, et s’en tirer les pattes bien avant que ça ne devienne le nouveau fléau social...

Danny hocha la tête avec philosophie, l’air convaincu – ça aussi, Michael s’y attendait.

– T’as raison, Mike. Je vois que t’as fait ton étude de marché, comme d’hab’.

Son sourire, éblouissant, révéla toute une collection de bridges hors de prix savamment emboîtés – mais ses yeux ne souriaient pas.





Danny n'avait jamais fait dans la subtilité et ne s'en cachait pas. Il dictait ses ordres et entendait être obéi au doigt et à l'œil. De son point de vue, il n'y avait pas d'autre méthode. Il n'avait jamais laissé personne contester son autorité. À la possible exception de cet homme, assis en face de lui, son partenaire et meilleur ami ; mieux, son alter ego. Sa tête pensante, comme il l'appelait en privé. Le seul homme au monde en qui il eût une totale confiance.

Michael avait toujours été la voix de sa raison ; au fond il l'avait toujours su. Il n'y avait que lui pour l'amener à réfléchir à ses actes, et ce depuis la cour de l'école – depuis toujours, autant dire. Michael avait ce côté réfléchi et raisonnable, ce calme placide qui avait autant d'impact, à sa façon, que de la force pure. La plupart des gens écoutaient l'un pour ne pas se mettre l'autre à dos, mais ceux qui en avaient dans le caillou savaient que la parole de Michael était d'or. Les femmes les adoraient, l'un comme l'autre, surtout le genre qui plaisait à Danny. Jolies, bien foutues, ne crachant pas sur les aventures, ne posant ni questions, ni conditions et toujours partantes, quoi qu'on leur demande et quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Des femmes charmantes, élégantes et propres sur elles, qui ne voyaient pas d'objection à passer leur vie à attendre les rares visites de leur bienfaiteur.

Danny et Michael avaient toujours eu ce qu'on appelle de la prestance. Ils aimaient se sentir estimés et entourés d'égards. Pour eux, le monde n'était qu'une grosse pomme qui n'attendait que d'être croquée. Mais là où Danny forçait le respect par son côté roué et vicelard, Michael savait s'imposer par son sens des affaires. Grâce à la prévoyance de Miles, les montagnes de fric que leur rapportaient leurs affaires douteuses étaient aussitôt blanchies, en toute légalité. Ils pouvaient répondre de tout ce qu'ils possédaient, depuis leurs immenses baraques jusqu'à leurs Rolex en or massif incrustées de diamants. Tout avait été dûment acheté et payé avec de l'argent judicieusement recyclé,

tout était régulièrement assuré. Charges, taxes, impôts, tout était réglé rubis sur l'ongle. En un mot comme en cent, Michael et Danny étaient des pointures. Des caïds.

Mais, pour les affranchis, ils étaient bien davantage. Tout en étant aussi bien implantées localement que le kebab du coin, leurs affaires étaient plus mondialisées que les Nations unies. Aucun business ne se concluait sans leur bénédiction, qu'il s'agisse de désosser une bagnole volée ou de vendre des DVD piratés. Ils intervenaient toujours quelque part dans la chaîne de transmission, laquelle reposait sur une hiérarchie si complexe et tortueuse que des décennies d'enquête ne suffiraient pas à remonter jusqu'à eux. La colère de Danny était une menace bien plus lourde et tangible que vingt ans de cabane, et, en cas de coup dur, coffrage ou accident, l'intéressé n'avait pas de souci à se faire pour les siens : sa famille bénéficierait d'un niveau de vie plutôt confortable et ses enfants iraient dans les meilleures écoles... De quoi faire pâlir d'envie plus d'un membre du Parlement ! La loyauté, ça coûtait cher – encore que, tout bien considéré, quand on comparait ce système aux autres options... –, mais ça pouvait rapporter gros.

Cette générosité envers leurs collaborateurs de la base leur avait permis de se hisser à la place qu'ils occupaient – et Danny se plaisait à répéter que Tony Blair aurait été bien avisé d'en prendre de la graine. Lourde erreur que d'oublier qui vous avait porté au sommet ! Ce petit trou de mémoire avait coûté à Blair son poste à la tête du gouvernement. Au début, Danny le tenait en haute estime, jusqu'à la guerre en Irak, qui avait sonné le glas du Parti travailliste et de son chef. Comment pouvait-on respecter un mec qui acceptait de sacrifier ses électeurs dans une guerre injustifiable et perdue d'avance ? Quel leader digne de ce nom pouvait mettre son propre peuple en danger pour faire plaisir à un connard de Yankee, tout en s'imaginant ne rien offrir en échange ? Blair les avait tous entubés, mais au moins, grâce à lui, la confrérie criminelle pouvait



désormais prospérer tranquille. Plus le moindre problème pour s'étendre, fusionner et se développer par-delà les frontières. Le fonctionnement quotidien de la pègre mondiale s'en était trouvé considérablement facilité. Les flics avaient plus qu'assez de pain sur la planche avec les terroristes...

Danny Boy Cadogan était donc devenu le plus gros calibre du Royaume-Uni. Il brassait quotidiennement des affaires avec le reste du monde et imposait nettement plus le respect que ce foutu Premier ministre. Question envergure, son organisation enfonçait, et de très loin, le Wellcome Trust – et lui, il se débrouillait pour vendre ses produits à un prix accessible à tous ceux qui souhaitaient les acheter ! Ainsi pensait Danny Boy Cadogan, l'homme qui se plaçait au-dessus de tout et de tout le monde – des lois et des flics, en particulier.

Les petits ruisseaux font les grandes rivières, comme le lui serinait son vieux, celui-là même qui n'avait jamais su garder un bifton en poche tant que les pubs étaient ouverts. Et que ses gosses aient crevé la dalle n'avait rien changé à l'affaire. L'homme qui, tout en applaudissant aux nouvelles lois sur le licenciement, aurait froidement détroussé une petite retraitée pour récupérer de quoi parier et se pinter. L'homme qui n'aurait jamais vu la couleur de ses gamins s'il n'avait été obligé de rentrer chez lui à la fermeture, faute d'avoir un autre endroit où aller. Ça, Danny ne le lui avait jamais pardonné. Le mépris total qu'affichait son père pour tout ce qui n'était pas sa petite personne était même ce qui l'avait poussé à faire quelque chose de sa vie. Il l'avait réduit à l'état d'infirme, le vieux fumier, et sans le moindre scrupule. Ça avait pris le temps que ça avait pris, mais il avait fini par lui rendre la monnaie de sa pièce...

Ils avaient commencé petit, Michael et lui. Maintenant, ils étaient aussi nantis qu'intouchables. Ils avaient du fric partout, dans le monde entier, et menaient un train de vie qui aurait ébloui le commun des mortels mais reflétait à peine la moitié de leur véritable fortune. Danny ne se serait pas gêné pour claquer

son blé à sa guise, s'il n'avait tenu qu'à lui. Mais Michael se chargeait de le rappeler à la réalité. En retour, Danny reconnaissait volontiers que, s'il était toujours en vie et en activité, il le devait à la perspicacité de son partenaire – lequel admettait, de son côté, qu'il n'aurait pas survécu deux jours dans le milieu sans lui. Michael n'avait jamais eu l'instinct du prédateur, cette soif de violence qui avait fait le succès de Cadogan. Foncièrement honnête, il s'était toujours intéressé au versant financier de leurs transactions plus qu'aux transactions elles-mêmes ; à la création des richesses plus qu'à la façon de les dépenser. Il s'éclatait dans la préparation des contrats et dans leur montage ; Danny, lui, se serait ennuyé, sans le danger et l'excitation qui accompagnaient leurs diverses entreprises. Cette complémentarité faisait la force de leur tandem. Le jour où ils prendraient une retraite bien méritée, le monde entier ne serait plus pour eux qu'un vaste terrain de jeu où ils pourraient enfin faire ce que bon leur semblerait de leur argent si durement gagné...

Mais précisément, ça n'était plus à l'ordre du jour. Car si Michael parvenait à ses fins, c'était au Ciel que Danny irait la prendre, sa retraite.

– On voit ça tout à l'heure, à l'entrepôt, OK ? On en discutera là-bas.

Danny lui répondit d'un signe de tête évasif.

*

Jonjo gardait le silence. Son visage portait toujours la trace des ongles de son frère. Lui aussi, il voulait mettre fin à tout ça, mais il avait ses raisons. Danny et lui avaient toujours été proches, quoique sans doute moins que les gens se le figuraient. Plus de son côté à lui, en tout cas. Et l'occasion lui paraissait trop belle de se débarrasser une fois pour toutes du fardeau qu'était devenu son frère. Contrairement à Michael, qui devait

veiller sur sa sœur et sur ses nièces, Jonjo, lui, n'avait à penser qu'à lui-même.

– C'est l'heure des grandes décisions...

Michael eut un haussement d'épaules fataliste. Le vent glacial de la nuit les ramenait aux dures réalités.

Jonjo secoua la tête avec tristesse.

– C'est plutôt pour Mary que je m'en fais. On ne peut plus la laisser tomber, maintenant qu'elle s'est mouillée.

– Elle l'aime, Jonjo. Tout comme nous, bizarrement. Qu'est-ce qu'on serait sans lui, tous autant qu'on est ?

Michael garda un moment le silence, avant de remettre le contact pour sortir la voiture du parking.

Tandis qu'il accélérât, Jonjo se demanda comment les choses avaient pu en venir là, comment leurs vies avaient pu perdre le peu de normalité qui leur restait. Ils avaient pourtant été si proches, Danny et lui. Autrefois, son frère lui aurait décroché la lune, mais il y avait une chose qu'il n'avait jamais pu entraver : que tout le monde n'était pas comme lui. Tout le monde n'avait pas les dents aussi longues.

Les choses avaient bien changé depuis leur enfance. À l'époque, ce frère aîné était la seule constante fiable de son univers. Son héros, son modèle, son seul rempart contre leur père et ses colères cataclysmiques. Jonjo n'aurait pas pu se passer de Danny Boy et de sa force. C'était devenu plus qu'un besoin. Comment aurait-il pu imaginer alors qu'il finirait un jour par l'avoir en horreur, cette force ? Qu'elle lui ferait souhaiter la mort de son frère ?

Danny était devenu un fléau, mais les événements de la nuit faisaient remonter les souvenirs de Jonjo. Tout ça le ramenait à son enfance, cette longue épreuve à laquelle il n'aurait pas survécu sans la protection de Danny. Cet homme qui l'avait à la fois sauvé, intimidé, écrasé et détruit allait donc se faire descendre à son tour... Il l'espérait en tout cas, car, le connaissant, ils n'auraient pas de seconde chance. Si Danny Boy s'en tirait,



il n'hésiterait pas à leur renvoyer la politesse, auquel cas ils étaient morts, tous autant qu'ils étaient.

Dans un sens comme dans l'autre et quel que soit le résultat des courses, tout allait se jouer cette nuit. Demain, tout serait dit.

